

UDA

2006-2007

# Le monde en pages

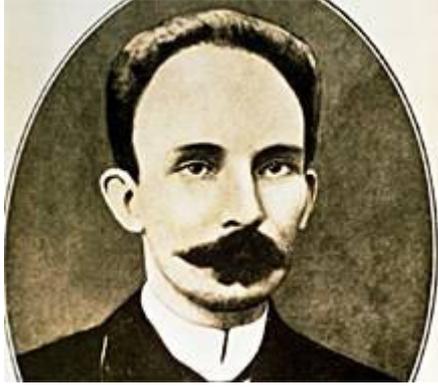
## La douleur du dollar

de Zoé Valdes



Animation de l'Atelier

Daniel Simon



José Martí. Homme politique tout autant qu'homme de lettres, sa production d'essayiste et de poète s'inscrit dans une perspective d'humanisme soucieux de libérer sa patrie. Son texte *Notre Amérique* subsiste comme le témoignage de son engagement littéraire et politique en faveur du patriotisme et de l'hispano-américanisme.

Archivo Fotografico Oronoz

## Littérature cubaine

### 2. LES LETTRES DE LA COLONISATION

Les premiers textes écrits à Cuba datent de la première expédition de Christophe Colomb, en 1492. Les premiers témoignages de cette littérature sont, en effet, les chroniques de Bartolomé de las Casas (1474-1566) ou de Bernal Díaz del Castillo (v. 1492-v. 1581) qui mettent en évidence la controverse sur la nature (« animale » ou « humaine ») des Indiens, et celle sur la légitimité de la conquête espagnole des terres du Nouveau Monde. Leurs textes racontent également qu'au début de la colonisation avaient lieu, lors des fêtes indiennes, des représentations théâtrales (sacrées et profanes).

Cependant, moins de cinq ans après la colonisation de l'île (qui débute en 1511), la population indigène, systématiquement massacrée, est réduite à quelques centaines d'individus : c'est pourquoi il est difficile de parler d'une littérature préhispanique et indigène car Cuba, privée de sa civilisation indienne, a développé une société moitié européenne, moitié africaine, avec quelques apports chinois.

C'est le poème épique de Silvestre de Balboa, *Espejo de paciencia* (1606), qui inaugure véritablement la littérature cubaine, ouvrant la voie à une grande tradition poétique.

3. UNE  
LITTÉRATURE  
HESITANTE

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la littérature cubaine est confinée dans les centres religieux. La création de l'université de La Havane (1721), ainsi que l'introduction, en 1723, de l'imprimerie, ne l'en font que rarement sortir. Le XVIII<sup>e</sup> siècle connaît quelques poètes lyriques (José Surí y Aguilar et Diego de Campos), quelques historiens (Agustín Morell, Ignacio de Urrutia et José Martín Félix de Arrate y Acosta), ainsi qu'un théâtre autochtone — en 1733 paraît en effet la première œuvre de théâtre cubaine, *El Príncipe Jardinero y Fingido Cloridano*, du capitaine Don Santiago de Pita.

Le premier journal cubain, *el Papel periodico de la Habana*, édité en 1790, offre une place importante à la littérature bourgeoise, représentée entre autres par José Agustín Caballero (1762-1835), Francisco Arango Parreño (1768-1837), essayiste (économie et politique), Tomás Rodríguez et les deux grands poètes néoclassiques Manuel de Zequeira (1760-1846) et Manuel de Rubalcava (1769-1805).

4. LE XIX<sup>E</sup> SIECLE :  
ROMANTISME ET  
IDENTITE  
CUBAINE

## 1. Romantisme

Dans toute la région des Caraïbes, c'est le romantisme qui permet aux identités littéraires de s'affirmer. José María de Heredia (1803-1839), très inspiré par les poètes néoclassiques espagnols et par Goethe, Lamartine ou Chateaubriand (qu'il traduit) est le précurseur du romantisme cubain. Alors qu'il est condamné à l'exil pour son engagement politique, sa poésie se fait nostalgique notamment avec les vers de « Sur le Teocalli de Cholula » (1820) et de « Niagara » (1824). Dans la lignée romantique émerge une littérature populaire, notamment avec l'ancien esclave noir affranchi Juan Francisco Manzano (1797-1854, *Flores pasajeras, Autobiographies*) et le poète mulâtre Gabriel de la Concepción Valdés (surnommé « Plácido »), accusé de conspiration contre le gouvernement et exécuté par les Espagnols pour ses idées indépendantistes.

## 2. Littérature révolutionnaire et combat contre l'esclavagisme

À Cuba, émerge un groupe d'intellectuels — philosophes et historiens comme Félix Varela (1787-1853), José Antonio Saco (1797-1879) et José de la Luz y Caballero (1800-1862) —, réuni sous la bannière de la *Revista bimestre cubana* (1830), qui prône des idées libérales et révolutionnaires pour la société cubaine et condamne l'esclavagisme, préparant ainsi la génération de l'Indépendance (ils sont tous contraints à l'exil). La poétesse romantique Gertrudis Gómez de Avellaneda (1814-1873), auteur du premier roman traitant du problème de l'esclavage à Cuba, *Sab* (1841), s'exile en Espagne et y rencontre les grandes figures du romantisme européen comme Chateaubriand ou Byron. Son œuvre poétique, tantôt exaltée, tantôt mélancolique, tantôt religieuse, tantôt « féministe », offre des vers devenus célèbres comme ceux de « A partir », « A él » ou « A la poesía ».

Un vaste mouvement engagé contre l'esclavagisme émerge alors, avec comme figures de proue Anselmo Suárez y Romero (1818-1878 ; auteur de *Francisco*, écrit en 1838, publié en 1880) et Cirilo Villaverde (1812-1894 ; *Cecilia Valdés*, publié en 1882), puis des romanciers comme Ramón de Palma (1812-1860) ou José Betancourt.

À Cuba, émerge un groupe d'intellectuels — philosophes et historiens comme Félix Varela (1787-1853), José Antonio Saco (1797-1879) et José de la Luz y Caballero (1800-1862) —, réuni sous la bannière de la *Revista bimestre cubana* (1830), qui prône des idées libérales et révolutionnaires pour la société cubaine et condamne l'esclavagisme, préparant ainsi la génération de l'Indépendance (ils sont tous contraints à l'exil). La poétesse romantique Gertrudis Gómez de Avellaneda (1814-1873), auteur du premier roman traitant du problème de l'esclavage à Cuba, *Sab* (1841), s'exile en Espagne et y rencontre les grandes figures du romantisme européen comme Chateaubriand ou Byron. Son œuvre poétique, tantôt exaltée, tantôt mélancolique, tantôt religieuse, tantôt « féministe », offre des vers devenus célèbres comme ceux de « A partir », « A él » ou « A la poesía ».

Un vaste mouvement engagé contre l'esclavagisme émerge alors, avec comme figures de proue Anselmo Suárez y Romero (1818-1878 ; auteur de *Francisco*, écrit en 1838, publié en 1880) et Cirilo Villaverde (1812-1894 ; *Cecilia Valdés*, publié en 1882), puis des romanciers comme Ramón de Palma (1812-1860) ou José Betancourt.

## COSTUMBRISMO

5

Les grandes figures littéraires du *Costumbrismo* (« peinture des mœurs ») cubain sont José María de Cárdenas y Rodríguez (1812-1882), remarquable par son ton anecdotique humoristique et son style où domine le langage parlé, José Victoriano Betancourt (1813-1875), maître de la description de la vie quotidienne et de l'intégration des afro-cubains dans la société cubaine, le poète lyrique, dramaturge et critique José Jacinto Milanés (1814-1863) ainsi qu'Anselmo Suárez y Romero (1818-1878), observateur et narrateur de l'ambiance et des paysages ruraux.

Fleurit alors un romantisme tardif, avec le poète lyrique Rafael Mendive (1821-1886), fondateur de *la Revista de la Habana*, banni de Cuba pour ses idées politiques libérales, le poète et dramaturge Joaquín Lorenzo Luaces (1826-1867) et le poète José Fornaris (1826-1853). Philosophe et homme politique, Enrique José Varona (1849-1933 ; fondateur de *la Revista Cubana* en 1885),

très influencé par le positivisme, domine alors le monde littéraire cubain en tant que critique.

## Modernisme

### 5.1

Écrivain et patriote, José Martí (1853-1895), s'impose dans les domaines politique et littéraire, devenant le symbole de l'aspiration du peuple cubain à l'indépendance et le précurseur du modernisme latino-américain.

Les principaux écrivains modernistes sont Julián del Casal (1863-1893), influencé par les Parnassiens, Juana Borrero (1877-1896), les frères Carlos Pío (1872-1897) et Frederico (1873-1932) Uhrbach Campuzano.

## 6

### *LE XX<sup>E</sup> SIECLE : INDEPENDANCE, « NEGRISME », REVOLUTION ET RENOUVEAU*

#### Les poètes de la nouvelle république

### 6.1

Après l'Indépendance (1902), émergent de nombreux poètes de la république. Bonifacio Byrne (1861-1936), auteur moderniste, est devenu « le poète de la guerre » tenaillé entre la poésie lyrique et l'épopée sanglante. Après l'Indépendance, il s'impose comme l'un des principaux maîtres de la poésie sentimentale et lyrique. On peut également citer le poète, essayiste et fondateur de revues José Manuel Poveda (1888-1926), ou encore Agustín Acosta (1886-1979), précurseur de la poésie sociale cubaine, qui abandonne la poésie lyrique au profit d'une poésie simple aux accents postmodernes.

#### Émergence du « néganisme »

### 6.2

Par ailleurs, Fernando Ortiz (1880-1969), célèbre anthropologue et ethnologue cubain connu comme le « Tercer Descubridor » (« le troisième découvreur ») de Cuba ouvre la voie, au fil de son analyse des racines et de la culture des cubains d'origine africaine, à un courant qui se répand dans l'île : le « néganisme ».

Alors que la poésie cubaine se diversifie avec notamment le purisme d'Eugenio Florit (1903-1999), Emilio Ballagas (1908-1954) est l'un des premiers représentants de la littérature afro-cubaine et mulâtre.

Nicolás Guillén (1902-1989), « poète national » cubain très inspiré de la religion yoruba, est une autre grande figure du négrisme. Poète engagé, il défend les causes des exclus et des minorités et met en branle le langage, s'inspirant notamment de la langue de la rue. De son côté, la poétesse Dulce María Loynaz (1902- s'impose avec des textes imprégnés de revendications féministes, tandis que Luis Felipe Rodríguez devient l'un des principaux conteurs cubains. Un accent folklorique est apporté par la conteuse Lydia Cabrera (1900-1991) qui décrit les pratiques religieuses et traditionnelles africaines. Sa principale œuvre, *El Monte*, est une bible pour la communauté afro-cubaine. Le roman prend aussi une place importante dans la littérature cubaine du XX<sup>e</sup> siècle ; ses débuts sont marqués par Miguel del Carrión (1875-1929) et Carlos Loveira (1881-1928).

#### Avant-garde

##### 6.3

L'avant-garde s'exprime à travers la *Revista de Avance* (1927), qui prône un renouveau radical de la vie cubaine et dont sont issus les écrivains Juan Marinello (1898-1977), dont l'activité littéraire est intimement liée à ses idées politiques et révolutionnaires, Jorge Mañach (1898-1961), interprète littéraire et politique de l'identité cubaine, ou encore Alejo Carpentier (1904-1980) qui, entre réalisme historique et « réalisme magique », dépeint la région caraïbe avec un style identitaire très fort.

En 1940 apparaît le groupe de la revue *Orígenes*, d'inspiration catholique et de préoccupation cubaine, dont le leader est José Lezama Lima (1910-1976), « le pèlerin immobile », auteur baroque préférant « l'arbitraire total de l'image ». La revue regroupe également Gastón Baquero, ), et Eliseo Diego. Octavio Smith, Cintio Vitier (1921-

#### Une littérature cubaine divisée

##### 6.4

La révolution de 1959 divise Cuba, ainsi que sa littérature. Une partie des écrivains reste sur l'île dirigée par Castro, l'autre préfère l'exil face à la misère dans laquelle est plongé le pays, et en réaction au régime castriste. La

déclaration du chef de l'État « S'ils veulent quitter le pays, qu'ils s'en aillent », les pousse à réaliser leur rêve. Les plus grandes figures de la littérature cubaine Alejo Carpentier, José Lezama Lima ou encore Nicolás Guillén soutiennent le régime cubain. Parallèlement paraissent les revues *Casa de las Américas*, *Verde Olivo*, *Lunes de revolución* et *El caimán barbudo*, organes de diffusion et de promotion de la culture et des lettres cubaines et latino-américaines. Les principaux auteurs restés à Cuba sont le poète et dramaturge Virgilio Piñera (1912-1979), le poète « colloquial » et essayiste Roberto Fernández Retamar (1930- romancier, scénariste et dramaturge Vicente Leñero et le romancier Lisandro ). Les écrivains exilés offrent des œuvres plus personnelles qui, Otero (1932- souvent, dénoncent la situation politique et sociale cubaine. En choisissant l'exil, la plupart d'entre eux s'ouvrent à une carrière internationale : ainsi l'écrivain, peintre et critique artistique Severo Sarduy, Guillermo Cabrera Infante ), auteur de l'un des chefs-d'œuvre de l'écriture romanesque (1929- cubaine, *Tres tristes tigres*, la romancière Zoé Valdés ; (1959- *le Néant quotidien*, *la Douleur du dollar*, *Café Nostalgia*), le romancier Reinaldo Arenas (1943-1990 ; *El mundo alucinante*, *la Couleur de l'été*, *Avant la nuit*), le romancier et dramaturge Eduardo Manet (*l'Île du lézard vert*, *Rhapsodie cubaine*, *D'amour et d'exil*, *Viva Verdi*, *Mare nostrum*) ou le romancier, essayiste, scénariste et metteur en scène ; Jésus Díaz (1941- *la Peau et le Masque*, *Parle-moi un peu de Cuba*, *les Paroles perdues*).

---

"cubaine, littérature" Encyclopédie Microsoft® Encarta® en ligne 2006  
<http://fr.encarta.msn.com> © 1997-2006 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.

© 1993-2006 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.

### **REPERES HISTORIQUES**

1492: Christophe Colomb débarque sur le territoire cubain, en pensant avoir atteint les Indes.

Fin XVIIIème : Des français fuyant Haïti viennent se réfugier à Cuba. Ils vont planter du café. Encore aujourd'hui, de nombreuses traces françaises subsistent.

1865: Les déportations d'esclaves prennent fin.

1868: Cette époque marque le début des guerres d'indépendance.

1898: Cette date marque la fin de la domination espagnole. Celle-ci prend fin après une guerre sur le territoire cubain entre espagnols et américains. Les cubains n'ont pas le temps de savourer leur indépendance, le pouvoir passe immédiatement au mains des Etats Unis. Pendant plus de 50 ans, en temps de

prohibition aux Etats Unis, ils vont contrôler l'île, s'approprier les meilleures terres, et font de La Havane la capitale du jeu, de la corruption et de la prostitution. Deux dictatures se succèdent, avec au pouvoir le Général Machado et plus tard, Batista.

1953 (26 Juillet): Le mouvement révolutionnaire, formé essentiellement de jeunes et conduit par Fidel Castro, échoue dans son attaque de la caserne Moncada, la plus importante de l'Est du pays, et de celle de Bayamo. Il s'ensuit d'horribles tueries et une grande répression dans tout le pays. Cette journée est considérée comme Jour de la Rébellion Nationale.

1959 (1er. Janvier): Triomphe de la Révolution. L'armée rebelle, commandée par Fidel Castro, prend le pouvoir et met en place le gouvernement révolutionnaire. Il est fêté comme la Journée de la Libération Nationale. Dès son arrivée au pouvoir, le Gouvernement Révolutionnaire dérange le gouvernement américain et les réformes qu'il a prises ont valu au pays d'être mis sous embargo depuis plus de 40 ans.

## ***PEUPLE, CULTURE ET CIVILISATION***

La population cubaine est riche d'un savoureux mélange d'ethnies arrivées dans l'île à différentes périodes de l'histoire. Les métissages sont courants tandis que les particularismes culturels les plus divers se sont regroupés au fil du temps pour constituer une culture bigarrée intéressante. Cuba compte 11 millions d'habitants concentrés principalement dans la périphérie de La Havane, Santiago de Cuba, Holguín, Matanzas et dans les provinces du centre du pays

### **Santé et éducation**

Le gouvernement cubain peut s'enorgueillir de son action dans les domaines de l'éducation et de la santé. L'analphabétisme est presque inexistant grâce à une grande campagne d'éducation dans les coins les plus reculés de l'île dans les années 60, envoyant dans les villages de nombreux professeurs et étudiants. De même de nombreux docteurs ont pris la route des villages et de multiples structures ont vu le jour : hôpitaux, écoles, cliniques... Le résultat est une réussite, les chiffres étant à la hauteur de ceux des pays développés.

### **La langue parlée**

Les Cubains parlent l'espagnol avec un accent et un vocabulaire qui leur sont propres. Dans tous les lieux touristiques, vous pourrez rencontrer du personnel parlant au moins l'anglais. De plus, nous pouvons mettre à votre disposition un guide parlant le français

## **La religion**

Si les appartenances religieuses ont évolué depuis la Révolution, on peut tout de même noter une tendance générale qui persiste. Tout d'abord, un certain nombre de Cubains sont catholiques. D'autre part, les croyances africaines, pour subsister, se sont fondues avec le catholicisme pour donner naissance à des cultes particuliers comme la santería, religion majoritaire aujourd'hui.

## **L'art et la culture**

La Révolution a tenté de promouvoir la culture cubaine, longtemps annihilée par les influences étrangères. De nombreux centres de la culture et écoles d'arts ont vu le jour, et ont permis une mise en valeur des particularismes culturels locaux. La musique et la danse sont incontournables dans ce pays et les instruments africains côtoient les rythmes espagnols pour créer une mélodie appréciée dans le monde entier. Dans les danses, on peut noter que le menuet français perdure dans le folklore cubain, preuve de l'influence de nos ancêtres dans ce pays.

La littérature cubaine a su elle aussi se faire une renommée internationale, certains auteurs n'étant d'ailleurs publiés qu'à l'étranger. Il en va de même pour le cinéma, très apprécié pour son cynisme. *Fresa y Chocolate* a été une véritable ouverture d'esprit tant à Cuba qu'à l'étranger, sur de nombreux thèmes considérés jusqu'alors tabous.

De manière générale, les intellectuels et artistes cubains sont très créatifs et leurs œuvres obtiennent un franc succès quel que soit le domaine d'expression choisi.

Zoé Valdès est née en 1959 à Cuba. Elle vit en France depuis 1995. Son roman, *La douleur du dollar*, a été traduit et célébré dans le monde entier.

L'histoire, une épopée cubaine, commence à la veille de la révolution (1959) pour s'achever trente ans plus tard. Rassurez-vous : cela n'a rien d'un roman historique, assommant et conventionnel. Et c'est même exactement l'inverse : Zoé Valdès nous entraîne dans un tourbillon de vie. La vie telle qu'elle est : parfois magnifique et enchantée, parfois dégueulasse et cruelle.

Cuca Martinez est amoureuse ; quoi de plus beau mais quoi de plus dur quand on aime un salaud ? Elle est sensuelle, déborde d'amour mais la révolution éclate et ses rêves s'envolent. Son salaud de mec, traître à la patrie, s'enfuit, préférant les séductions des Etats-Unis aux promesses extra-larges du fidèle ami du peuple. Et elle, il lui faut vivre et s'adapter au nouveau régime, aux nouvelles règles, finalement survivre et continuer à espérer. Continuer à l'aimer et à l'attendre, des fois qu'il revienne. Cuca n'est pas seule, elle a une fille, qui lui en veut de lui avoir donné comme père un ennemi de la révolution. Elle a pour meilleures amies deux phénomènes, la Mechunga et la Puchunga, véritables ouragans, qui la soutiennent et l'entourent de leur affection sans pour autant toujours la comprendre. Cuca cohabite avec un couple - formé d'une blatte et d'une souris - qui sont d'une courtoisie et d'un savoir-vivre très anglais.

Tous les ingrédients du bon roman sont là : du suspense, une histoire d'amour hors normes, de l'érotisme, de l'humour, beaucoup d'humour, parfois tellement grinçant qu'il en donne mal aux dents.

Et l'écriture enlevée, vivante, de Zoé Valdès nous emporte, pleine de force et de vérité, passionnée, crue et violente, tant dans la beauté que dans la souffrance.

C'est un livre d'une sensualité folle, une bouffée d'oxygène. On ne lit pas Zoé Valdès seulement avec ses yeux car le texte parle à tous nos sens ; on ressent la moiteur et l'atmosphère électrique de la nuit havanaise, les corps qui s'effleurent, les parfums...Tous les plaisirs de la vie. Toutes ses horreurs aussi.

Ici, les drames sont réels, les enjeux vitaux. Ici, il se passe quelque chose. On est bien loin des pénibles gémissements d'un Houellebecq qui nous emmerde franchement avec son néant nombriliste. Zoé Valdès, elle, ne fait pas dans le larmoyant. Ce livre n'est pas une description misérabiliste de la vie cubaine. Loin s'en faut. Si les personnages nous touchent, nous émeuvent, c'est qu'ils sont comme nous terriblement humains, pleins de défauts et pétris de contradictions. N'est-elle pas maso, cette Cuca qui souffre pour un salopard ? sa fille odieuse dans sa rancoeur ? et ses copines cruelles dans leur tendresse ?

On lit ce livre urgemment, absorbé par l'histoire, pris dans cette frénésie de vie qui entraînent les personnages ; on se laisse happer par ce qu'ils vivent et ce que nous vivons à travers eux. Mais cela ne veut pas dire que le roman soit du type du roman gare, lu en une

heure, oublié une heure plus tard.

C'est un livre qui laisse des traces dans le corps, des images dans la tête. C'est un livre dont on ne sort pas indemne mais qui permet de mieux approcher « l'âme cubaine » et ce que peut être la vie à Cuba depuis 1960. En bref, c'est beau, fort, intense.

Une occasion de découvrir Cuba sous un autre jour, de sortir des images touristiques type rhum-salsa, mini-jupes et belles voitures américaines des années 50 sans oublier nos braves papis édentés de Buena Vista.

Allez-y, vous ne risquez rien : vous n'avez jamais lu ça.

## **Havane cruelle**

---

*par Isabelle Fiemeyer*

Lire, septembre 1997

Ames prudes s'abstenir! Non seulement le sexe est omniprésent dans ce dernier roman de Zoé Valdès, mais en plus il l'est de manière crue, parfois obscène. Dans les vingt-cinq premières pages, l'héroïne, Cuca Martinez, manque de se faire violer avant d'assister malgré elle à deux scènes de sodomie et de cunnilingus. Pourtant, quelques fautes de goût mises à part, ce quatrième livre confirme le talent de la romancière cubaine, son sens inné du picaresque et son irrésistible gouaille.

Dans une Havane superbement décrite à coups de parfums et de couleurs, de danses moites et de regards échauffés, de voix alcoolisées et d'effluves de viande de porc rôtie, Cuca Martinez est l'une de ces nombreuses jeunes paysannes sans le sou venues tenter leur chance. En fait de glamour et d'amour, elle finit, comme les autres, bonne à tout faire. Jusqu'au jour où l'homme de sa vie apparaît, «l'haleine chargée d'un relent de dent cariée mélangé à une odeur d'oignon». Quant à ses yeux, ils sont «aussi clairs que le ciel, que n'importe quel ciel, on ne va pas se mettre à décrire un ciel spécifique». Bien des années plus tard, ce même homme la quitte alors qu'elle est enceinte et lui glissant un billet d'un dollar dans la main... On le voit, Zoé Valdès manie la dérision avec bonheur, y compris quand elle décrit, plus gravement, la pénurie, les tickets de

rationnement, le marché noir et, en guise de seul bien, une certaine dignité, même si, souligne-t-elle, «la dignité ne se mange pas».

## Les mystères de La Havane

---

*par Sean James Rose*

Lire, mars 2002

La Cubaine raconte son île, celle des légendes. A son écriture directe et sensuelle elle allie la magie de la mémoire réinventée. Valdés nous donne les diverses étymologies de La Havane: le nom viendrait du cacique aborigène *Habanaguanex*; ou des noisettes (*avellanas*) trop dures que les marins n'arrivaient pas à casser et jetaient en s'écriant: «Ah, vaines!»; ou encore, de la belle Indienne Habanaguana, assassinée par un conquistador. Il y a aussi l'histoire de l'invention du premier son, genre musical cubain métissé, qui «mêle l'Afrique, le Portugal, Valence au mystère sévillan».

## LA BIOGRAPHIE DE ZOÉ VALDÉS

Zoé Valdés est née à La Havane l'année où Fidel Castro prend le pouvoir à Cuba. La révolution castriste hante ses romans. Même exilés, ses personnages sont d'abord cubains. Dans le 'Néant Quotidien', elle dénonce la faillite économique du régime et les privations de liberté imposées à la population de l'île. C'est le premier livre vraiment critique à l'égard du régime qui soit écrit par un auteur vivant encore à Cuba au moment de sa publication et qui ne souhaite pas immigrer. Lorsque le roman sort en 1995, le régime de La Havane décrète Zoé Valdés 'persona non grata'. La romancière s'installe à Paris. Avec 'La douleur du dollar' en 1997, elle signe son plus grand succès littéraire. Le style est à la fois cru et tendre, le propos à la fois violent et sensuel. La toile de fond décrépie, c'est La Havane. Une femme victime de l'amour tente d'y survivre en pleine période de pénurie alimentaire. Autre obsession de l'auteur : l'exil, la distance, le manque de cette terre où elle est née et qui ne veut plus d'elle. Ce sentiment lui inspire 'La sous-développée' et 'Café nostalgia'. Sa production littéraire est conséquente : trois romans publiés en 2000. Son dernier roman, 'Les mystères de La Havane', moins politique, plus ethnographique, évoque les légendes cubaines.

Zoé Valdés nostalgique de son île

---

*par Alexie Lorca*

Lire, décembre 1998 / janvier 1999

**Le cœur tourné vers Cuba, la romancière exilée à Paris a du mal à accepter son nouvel univers confortable et sans entraves.**

Comme Marcela, l'héroïne de son dernier roman, "Café Nostalgia", Zoé Valdés a horreur de déménager. Aussi est-ce contrainte et forcée qu'elle vient de quitter son petit deux-pièces parisien dans le Marais - le propriétaire a vendu l'immeuble - pour un appartement haussmannien spacieux et lumineux situé près de la Bastille. Elle n'en finit pas de regretter les escaliers de pierre et les murs lépreux de la «vieille bâtisse française de style vieux havanais», où elle posa ses valises en 1995.

Arrivée de Cuba le 22 janvier pour promouvoir son roman "Le néant quotidien", il n'était pas question d'exil alors. Zoé aimait trop son île. Mais le pouvoir castriste en a décidé autrement et l'écrivain jugé trop critique envers le líder máximo a dû rester à Paris, «où l'on peut se cacher avec un certain naturel». Cela convient parfaitement à la jeune femme - née en 1959 en même temps que la Révolution cubaine: elle ne trouve l'inspiration que dans des endroits minuscules, sans confort. On comprend donc son désarroi devant ces murs blancs. Dans le salon, les tableaux attendent d'être accrochés. Seuls à avoir trouvé leur place, les bouquets multicolores, la guitare du mari de Zoé, le réalisateur cubain Ricardo Vega, le canapé, le fauteuil de cuir marron clair et une rangée de chaises au garde-à-vous. La maîtresse des lieux n'est pas «installée», mais sa porte est grande ouverte. La convivialité cubaine n'est pas un mythe. L'écrivain a relégué sa table de travail au fond d'un vaste salon parsemé de cartons de livres, recréant un de ces «tout petits coins» dont elle a besoin pour écrire... entre 21 heures et 3 heures du matin exclusivement. Cette activité est pour elle une véritable épreuve physique: «Quand j'écrivais à Cuba, j'étais constamment en sueur et j'avais tout le temps faim», confie-t-elle les larmes à fleur de cils, la voix mâtinée de colère et de nostalgie, comme à chaque fois qu'elle évoque «cette île-là». «Ici, c'est le contraire, je grelotte et je ne peux rien avaler. Mais quel que soit le lieu où je me trouve, j'ai l'impression d'entrer en transe quand j'écris. Mes personnages prennent possession de mon corps. Je me souviens de

m'être mise à boire du thé toute la journée comme l'une de mes héroïnes alors que je déteste ça. Le pire, c'est quand j'ai commencé à faire comme Samuel, l'un des protagonistes de "Café Nostalgia", qui a la fâcheuse habitude de se fourrer le doigt dans le nez!»

Six poupées noires, divinités de la santeria, une religion synchrétique afro-cubaine, veillent sur Zoé. Elles l'ont suivie dans son exil comme les livres de José Lezama Lima et de Marcel Proust. Comme aussi ces gros coquillages qu'elle porte à ses oreilles pour écouter la mer, et ces vieux chaussons défoncés qui gardent dans leurs semelles de corde un peu de terre cubaine. «L'exilé s'attache toujours à des petites choses sans importance», murmure-t-elle. Le seul objet fétiche dont elle s'est séparée est un petit drapeau cubain: «Ça me faisait trop mal de le regarder. Mais je ne l'ai pas jeté, je l'ai juste caché.» En parcourant cet appartement, on a l'impression d'avancer dans un puzzle géant. Tous les éléments qui constituent le quotidien de Zoé Valdés sont là, en vrac. Il est vrai que le temps lui manque pour les mettre en place. Les jurys l'adorent! Elle a fait partie de celui du dernier Festival de Cannes et revient d'Espagne - elle est naturalisée espagnole depuis un an - où elle a siégé pour le prestigieux prix Planeta. Mais est-ce seulement une question de temps? La petite Cubaine qui a vécu jusqu'à vingt ans dans une seule pièce avec sa mère et sa grand-mère, qui n'a jamais eu dans son pays d'endroit pour écrire, trouve ce nouvel univers trop grand, trop beau pour elle. «Chaque fois que je porte une cuillerée à la bouche, je pense aux gens de là-bas, à la carte de rationnement, aux files d'attente, au pain à la patate douce, aux malheurs quotidiens», fait-elle dire à Marcela.

Seule la chambre de sa fille Luna est aménagée. Luna, qui du haut de ses cinq ans est à l'origine du dernier roman de l'écrivain. La mère et la fille se promenaient place des Vosges, la mère perdue dans ses pensées, comme d'habitude. «Maman, tu ne peux pas arrêter de penser à Cuba, s'est écriée Luna. Il y a des choses beaucoup plus importantes dans la vie. Moi, par exemple.» Ainsi est née l'histoire de Marcela la Cubaine. Exilée à Paris, incapable de se «débarrasser du poids écrasant de l'île», elle devient le point d'ancrage de ses amis d'enfance disséminés à travers le monde. A la fin du livre, son ami Andro, installé à Miami, lui fait part de son désir d'ouvrir un café qu'il appellerait "Café Nostalgia" et qui serait «une sorte de salon pour apaiser l'agonie de l'attente». Un endroit où l'on danserait, chanterait et s'aimerait, où la nostalgie ne constituerait pas «une flagellation

permanente, mais une impulsion pour revendiquer la joie». Le "Café Nostalgia" de Miami n'est pas une invention littéraire. Il existe vraiment. Il a en outre donné son nom au groupe de musiciens cubains qui s'y produit plusieurs fois par semaine. Tous sont des amis de Zoé Valdés, pour qui littérature rime avec musique. D'où l'idée de regrouper dans un disque les chansons populaires cubaines qui jalonnent son précédent roman, "La douleur du dollar". C'est le groupe Café-Nostalgia qui a enregistré cette première «bande originale de roman». L'initiative est inédite et, qui plus est, réussie. «Mon plus grand désir, écrit Zoé Valdés dans la préface du livret qui accompagne le disque (éd. Naïve), c'est que les lecteurs me lisent en dansant ou qu'ils dansent en ayant envie de lire.» Quoi de plus normal pour une artiste qui avoue en baissant les yeux: «De toute façon, qu'est-ce qu'un écrivain, sinon un compositeur timide...»

#### La poésie cubaine

Leurs vers ont marqué ce siècle, et si vous ne les connaissez pas, ils sont à découvrir absolument. Ils s'appellent : José Zacarías Tallet, Regino Pedroso, Emilio Ballagas, Regino Botti, Nicolás Guillén, Carilda Oliver, Heberto Padilla, Virgilio Piñera, José Lezama Lima, Roberto Fernández Retamar, Gastón Baquero, Nancy Morejón, Antón Arrufat, Eliseo Diego, Cintio Vitier, Fina García Marrúz, Mirta Aguirre, Pablo Armando Fernández, Guillermo Rodríguez Rivera, Angel Augier, Dulce María Loynaz ou Leonardo Padura.

Quant à la littérature romanesque cubaine,

elle a connu un essor incroyable durant le XXe siècle. Les œuvres de Miguel de Carrión, José Soler Puig, Dulce María Loynaz, Severo Sarduy, Miguel Barnet, Leonardo Padura, Señel Paz, Armando Fernández, Luis Rogelio Noguerras, Guillermo Cabrera Infante, Virgilio Piñera, Reynaldo Arenas, Jesús Díaz, José Lezama Lima, Abilio Estévez, Alejo Carpentier, Alberto Garrido, Ronaldo

Menéndez, Manuel Granados, Miguel Mejides, Antonio José Ponte, Zoé Valdès sont reconnus internationalement.

### **L'exil et la patrie.**

#### **En faisant revivre l'histoire de Heredia, premier poète de la nation cubaine, Leonardo Padura évoque la destinée tragique de l'île de Cuba.**

Depuis dix ans, chaque Cubain paie la grande désillusion au prix fort et comme il peut. L'horizon révolutionnaire et égalitaire est une peau de chagrin cynique et dollarisée. Ce n'est plus une histoire politique, ni même seulement économique ; c'est une impasse existentielle. Leonardo Padura Fuentes a 47 ans et vit cette désillusion comme il est : rond, subtil, prudent, bon vivant, drapant ses paroles dans les silences dont sont faits, sinon les rêves avortés, du moins les phrases dissimulées.

Pour un Cubain, l'exil est souvent la pire des solutions, à l'exception de toutes les autres. Padura l'a refusé. Il est resté dans l'île. Il vit dans la maison où il est né, à l'ombre de la barbe salée du vieux prophète interminable : *"Je n'ai jamais songé à partir, même au pire moment. Je ne pourrais pas. Et j'ai le privilège de vivre de mon écriture."* Ses droits d'auteur perçus hors de Cuba le lui permettent. *"Le plus dur pour moi serait de vivre ailleurs, d'être étranger."* Enfant, il ne pensait pas devenir écrivain, mais joueur de base-ball. Et c'est en évoquant les règles du base-ball qu'il explique les règles de vie d'un écrivain du dedans : *"Elles sont nombreuses et compliquées. On peut les transgresser, les pervertir. Mais il ne faut jamais passer les limites du terrain. Quand l'arbitre siffle, il est trop tard."*

Jusqu'ici, on connaissait Padura pour ses romans policiers. Le flic qu'il a inventé, Mario Conde, est son témoin et son double. Il boit. Il veut démissionner. Il aime Hemingway. Il écrit de plus en plus. Peut-être finira-t-il par devenir écrivain comme son inventeur. *"Entre nous, il se passe quelque chose d'étrange, dit Padura. Plus ça va, plus je lui prête ma voix et plus il me prête la sienne."* Conde survit dans un pays en déroute, sans rien espérer de la suite. Des cadavres remontent en surface ; ils révèlent le passé. Le flic dissèque la charogne comme un détective de Dashiell Hammett découvre, de mort en mort, l'économie d'une petite ville américaine pourrie. Les privés et les flics désabusés sont des fleurs de fumier.

Conde enquête sans cynisme, avec une certaine tendresse alcoolisée. Il est mouillé dans l'air ironique et sucré qui enveloppe l'île. Il est né, comme Padura, un 9 octobre, quoiqu'un an plus tôt que l'écrivain : en 1954. Tous deux appartiennent à l'ultime génération qui a pu croire en la Révolution : " *Nous*

*sommes les derniers désenchantés*, dit l'écrivain. *La génération suivante n'a jamais cru en rien : ce sont les hérétiques.*" Ils ont vingt ans, trente ans. Nike est leur destin et, quand ils héritent du bijou d'une grand-mère, c'est pour le fondre et se faire une mâchoire d'or.

Padura a publié quatre romans "avec" Conde. Ils sont composés physiquement comme quatre saisons. *Passé parfait* se déroule en hiver ; *Vents de Carême*, pas encore traduit, au printemps ; *Electre à La Havane*, en été ; et *l'Automne à Cuba*, le dernier, à la saison des cyclones. Le climat, les lumières, les vents, influent sur les personnages, sur l'enquête. Padura aime sa ville physiquement. Il a écrit ces livres dans les années quatre-vingt-dix, pendant la grande crise. Mais les aventures de son double policier se déroulent plus tôt : durant l'année 1989, celle de la chute du mur de Berlin ; celle où Cuba perdit son cordon soviétique ; celle, enfin, où le pouvoir mit en scène le dernier grand procès stalinien : le procès du général Ochoa, militaire de prestige, héros des guerres d'Ethiopie et d'Angola, accusé de trafic de drogue et de malversations.

"Le" Conde a eu du succès à l'étranger, surtout en France. Padura l'a momentanément abandonné pour publier un tout autre roman. Il y est, avant tout, question d'exil, de trahison et des aléas, des artifices parfois, qui permettent la naissance d'une nation. Le Palmier et l'étoile est inspiré par l'histoire dramatique de José Maria Heredia, le premier grand poète cubain, et l'un des plus fameux romantiques de langue espagnole. Un universitaire, Fernando Terry, revient à Cuba en 1998, après dix-huit ans d'exil, pour rechercher un texte posthume et inconnu d'Heredia. Ce texte, ce sont ses mémoires : *La novela de mi vida* ("le roman de ma vie", titre du roman de Padura, en espagnol). Heredia est mort en exil au Mexique, en 1839, à 35 ans. Il avait lutté pour l'indépendance, la démocratie, l'affranchissement des esclaves. Depuis lors, ses mémoires ont disparu. Le fils cadet du poète les a remis soixante ans plus tard à sa loge maçonnique. Ils ont circulé, de main en main, avant de se perdre. Les retrouver serait essentiel : l'identité cubaine s'est forgée dans le destin symbolique de cet homme.

Fernando plonge alors dans le monde maçonnique cubain, à la recherche du manuscrit perdu. Padura rend ici hommage à son père, petit épicier et franc-maçon de la loge "Fils de la lumière et de la constance", "*mais il n'a pas lu mon livre, il lit peu*". Surtout, Fernando veut profiter de sa recherche pour comprendre qui, en 1980, l'a trahi, cassant sa carrière. A Madrid, la vie de cet universitaire est devenue fantomatique : il se survit. Il retrouve à Cuba ses anciens amis et les évalue un par un : lequel fut le traître? Mais y en eut-il vraiment un? Et retrouvera-t-il le manuscrit? Les réponses auront l'amertume d'une mangue verte et le sourire d'un fou.

Padura a écrit son livre en homme de métier. Trois récits s'enchevêtrent : celui de Fernando ; celui du manuscrit perdu d'Heredia ; et celui d'Heredia lui-même, dont Padura écrit les "mémoires" (qui n'ont en vérité jamais existé) à la première personne. Il le fait avec de longues phrases, un peu ampoulées, sans anachronisme, pour donner le parfum littéraire de l'île au début du dix-neuvième siècle. Elles collent de près aux nombreuses lettres du poète. Au début, Padura écrivait les trois histoires de front. *"Mais j'ai failli devenir fou, sourit-il. Alors j'ai arrêté, pour écrire une nouvelle aventure du Conde, Adieu Hemingway. Il enquête sur un cadavre qu'on déterre dans le jardin de la propriété d'Hemingway à La Havane. Le type est mort en 1958, tué par un arbre pendant un cyclone. C'était un agent du FBI chargé de surveiller l'écrivain. Hemingway était un personnage difficile, menteur et traître, mais l'écrivain reste pour moi un maître."* *Iles à la dérive*, œuvre posthume, est le livre de l'Américain qu'il préfère.

Ensuite, Padura a repris le *Palmier et l'étoile*. Il a écrit chaque récit, puis les a mêlés. Le résultat n'est pas un roman historique, mais une méditation sur la culture et l'histoire politique cubaine : les destins d'Heredia et de Fernando se reflètent et se comparent. Padura explique : *"Heredia vit à Cuba la fin d'un monde : fin de la traite des noirs, fin du rêve colonial. Bientôt, l'Espagne s'en ira et Cuba se retrouvera seule. Fernando vit lui aussi la fin d'un monde : celui du rêve communiste. L'Union soviétique s'en va et Cuba, de nouveau, se retrouve seule."* Dans cet infernal cycle historique, une double malédiction se répète : celle de la trahison et de l'exil. Avec le palmier, la lumière, la musique et la danse, elle fonde la culture cubaine.

Si Padura ne fait pas de politique, son livre en fait donc pour lui. L'homme qui a toujours refusé de partir met en scène ceux qui l'ont fait. Ils sont ses modèles négatifs. Il réfléchit à travers eux. Il s'interroge sur leurs raisons, leur tristesse, les drames qu'ils ont vécus. Il défend aussi les amis de Fernando qui, comme lui, sont restés. Depuis deux siècles, la plupart des grands écrivains et intellectuels cubains ont vécu ou sont morts en exil. Le père Varela, premier penseur de l'indépendance : mort à New York. Domingo Del Monte, le critique et l'ami qui trahit Heredia : mort à Paris. Cirilio Villaverde, auteur de *Cecilia Valdés*, le grand roman de la société coloniale espagnole : mort à New York. Le poète national Jose Martine ne revient des Etats-Unis, après de longues années d'exil, que pour être tué en 1895 pendant la guerre d'indépendance. Au vingtième siècle, la série continue. Alejo Carpentier et Virgilio Piñera fuient les dictatures proaméricaines de Machado et de Batista. Guillermo Cabrera Infante et Reinaldo Arenas fuient celle de Fidel Castro. Le premier vit toujours à Londres ; le second est mort à New York du sida en 1990.

Padura admire Cabrera Infante et Arenas : *"Cabrera a écrit deux chefs-d'œuvre qui portent la langue de La Havane. Mais, en exil, il ne l'a plus entendue, et peu à peu il a cessé d'écrire. Arenas est l'enfant maudit de la littérature cubaine : l'un de nos grands écrivains. Mais il a eu la malchance de devoir écrire la dernière partie de son œuvre contre le temps, se sachant condamné. Elle n'est pas aussi bonne qu'elle aurait pu être."* Un jour, en lisant la *Couleur de l'été*, ultime roman de Arenas, Padura tombe sur cette phrase : *"Quand donc s'achèvera le roman de ma vie pour que commence sa réalité?"* On la croit d'Arenas. Elle semble de Calderon. Elle est de Heredia. Elle dit le long cauchemar baroque de la destinée cubaine. Cette unique phrase a inspiré à Padura son roman.

La patrie est un rêve en exil : les écrivains qui ont rendu la culture cubaine universelle l'ont fait du dehors, contre le pouvoir du dedans. La conclusion du roman de Padura est sombre, lâche diront certains : la révolte est impossible ; deux siècles d'histoire l'ont *"extirpée"* du désir cubain. Padura avait trois ans quand Fidel Castro est entré en héros dans la capitale, le 1er janvier 1959. Il y a cru, dit-il, pendant trente ans. Jusqu'à la guerre d'Angola, où il est journaliste. Le journal s'appelle : *Vert olive en mission internationale*. *"Pour moi, dit-il, la fin de l'innocence a commencé là. L'Angola était détruit. Les Cubains vivaient en ghetto dans leurs immeubles. Il n'y avait ni vie, ni fête. C'était horrible. Que faisons nous là?"* Dans ces années, il écrit également pour l'hebdomadaire *Juventud Rebelde* de belles enquêtes sur la culture de son pays. Il fait parler les vieux, les morts, les murs. A l'université, il a travaillé sur l'Inca Garcilaso de la Vega, pionnier péruvien (et indien) de la littérature hispano-américaine : la question des origines, en Amérique latine, est une douleur perpétuelle et fertile. L'écrivain consacra ensuite son premier essai au *"réel merveilleux"* mis en mots par Alejo Carpentier. C'est un homme enraciné.

Il n'est pas membre du Parti communiste. Des exilés l'accusent d'ambiguïté, de complaisance : pour ceux du dehors, ceux du dedans sont toujours suspects. Une revue importante, *Encuentro de Cultura Cubana*, a été fondée en 1996 à Madrid pour souder cette fissure. Elle était dirigée, jusqu'à sa mort l'an dernier, par le romancier exilé Jesus Diaz. Celui-ci demanda à Padura d'y participer ; il refusa. Il se protège ; évoluant subtilement en lisière du système ; prudent. Ainsi peut-il écrire, et vivre de ce qu'il écrit, sans s'exposer ni se renier : dans la zone grise. *"Politique et littérature forment un très mauvais couple, se défend-il. A la fin, la femme battue, c'est toujours la littérature."*

Padura vit désormais le naufrage cubain en privilégié. Il baigne dans le formol doux et populaire de La Havane. La couleur, les lumières, les voix, l'odeur du café et des aliments, tout l'a contaminé. Il ne croit pas avoir trahi : "

*J'ai essayé d'être le plus propre possible. J'ai tenté de maintenir mes amitiés, parfois avec peur. " Il lui arrive de voyager - jamais longtemps. L'un de ses frères, peintre, végète dans la capitale. L'autre, tailleur, a rejoint Miami. Padura y a également comme tout Cubain, des amis, des oncles, des cousins. Il y va. Mais il n'aime pas cette ville, Miami : "J'y retrouve le pire de Cuba." Le pire? "La pensée unique". L'avenir de l'île est donc pour lui un mauvais rêve de plus : "On ne sait pas quand le régime changera. Mais, quand ça arrivera, il ne faut pas croire que les Cubains de Miami vont revenir en frères. Ils vont revenir comme des entrepreneurs capitalistes et exploiter une main-d'œuvre à bon marché. " Virgilio Piñera l'a écrit : " Cette maudite circonstance d'être entouré d'eau de toutes parts ", et, pourrait-on ajouter, d'être si proche de l'Amérique, "me force à m'asseoir à la table d'un café". Padura le fait volontiers.*

Leonardo PADURA

traduit de l'espagnol (*Cuba*) par Elena Zayas

titre original : La novela de mia vida

Fernando revient passer un mois à La Havane, après 18 ans d'exil, pour enfin trouver le mystérieux manuscrit autobiographique du grand poète José Maria Heredia, auquel il a consacré sa thèse. Il souhaite aussi tirer au clair les circonstances qui l'ont contraint à l'exil. Qui l'a trahi? A la mélancolie du retour de l'exilé et au suspens de sa recherche, se superpose le journal de Heredia, alors que Cuba luttait pour son indépendance, ainsi que les réflexions du fils du poète, franc-maçon, vers 1920.

Peu à peu émergent des parallélismes surprenants dans la vie des trois hommes, comme si, à travers les siècles, l'histoire de Cuba marquait d'un sceau fatal les destins individuels. Dénonciations, exil, intrigues politiques, trahisons semblent inévitables à tout créateur talentueux, quel que soit le moment historique qu'il lui est donné de vivre.

Leonardo Padura confirme ici, au-delà du roman noir, son talent d'écrivain. Il nous emmène à la fois dans un voyage aux origines de la conscience nationale cubaine à travers la vie de son premier grand poète romantique, et au cœur des questions que la situation actuelle impose à tous les habitants de l'île.

2003, 396 p., 20 €

ISBN : 2-86424-453-5

## Zoé Valdés nostalgique de son île

*par Alexie Lorca*

Lire, décembre 1998 / janvier 1999

### ■ **Le cœur tourné vers Cuba, la romancière exilée à Paris a du mal à accepter son nouvel univers confortable et sans entraves.**

Comme Marcela, l'héroïne de son dernier roman, "Café Nostalgia", Zoé Valdés a horreur de déménager. Aussi est-ce contrainte et forcée qu'elle vient de quitter son petit deux-pièces parisien dans le Marais - le propriétaire a vendu l'immeuble - pour un appartement haussmannien spacieux et lumineux situé près de la Bastille. Elle n'en finit pas de regretter les escaliers de pierre et les murs lépreux de la «vieille bâtisse française de style vieux havanais», où elle posa ses valises en 1995.

Arrivée de Cuba le 22 janvier pour promouvoir son roman "Le néant quotidien", il n'était pas question d'exil alors. Zoé aimait trop son île. Mais le pouvoir castriste en a décidé autrement et l'écrivain jugé trop critique envers le líder máximo a dû rester à Paris, «où l'on peut se cacher avec un certain naturel». Cela convient parfaitement à la jeune femme - née en 1959 en même temps que la Révolution cubaine: elle ne trouve l'inspiration que dans des endroits minuscules, sans confort. On comprend donc son désarroi devant ces murs blancs. Dans le salon, les tableaux attendent d'être accrochés. Seuls à avoir trouvé leur place, les bouquets multicolores, la guitare du mari de Zoé, le réalisateur cubain Ricardo Vega, le canapé, le fauteuil de cuir marron clair et une rangée de chaises au garde-à-vous. La maîtresse des lieux n'est pas «installée», mais sa porte est grande ouverte. La convivialité cubaine n'est pas un mythe. L'écrivain a relégué sa table de travail au fond d'un vaste salon parsemé de cartons de livres, recréant un de ces «tout petits coins» dont elle a besoin pour écrire... entre 21 heures et 3 heures du matin exclusivement. Cette activité est pour elle une véritable épreuve physique: «Quand j'écrivais à Cuba, j'étais constamment en sueur et j'avais tout le temps faim», confie-t-elle les larmes à fleur de cils, la voix mâtinée de colère et de nostalgie, comme à chaque fois qu'elle évoque «cette île-là». «Ici, c'est le contraire, je grelotte et je ne peux rien avaler. Mais quel que soit le lieu où je me trouve, j'ai l'impression d'entrer en transe quand j'écris. Mes

personnages prennent possession de mon corps. Je me souviens de m'être mise à boire du thé toute la journée comme l'une de mes héroïnes alors que je déteste ça. Le pire, c'est quand j'ai commencé à faire comme Samuel, l'un des protagonistes de "Café Nostalgia", qui a la fâcheuse habitude de se fourrer le doigt dans le nez!»

Six poupées noires, divinités de la santeria, une religion syncrétique afro-cubaine, veillent sur Zoé. Elles l'ont suivie dans son exil comme les livres de José Lezama Lima et de Marcel Proust. Comme aussi ces gros coquillages qu'elle porte à ses oreilles pour écouter la mer, et ces vieux chaussons défoncés qui gardent dans leurs semelles de corde un peu de terre cubaine. «L'exilé s'attache toujours à des petites choses sans importance», murmure-t-elle. Le seul objet fétiche dont elle s'est séparée est un petit drapeau cubain: «Ça me faisait trop mal de le regarder. Mais je ne l'ai pas jeté, je l'ai juste caché.» En parcourant cet appartement, on a l'impression d'avancer dans un puzzle géant. Tous les éléments qui constituent le quotidien de Zoé Valdés sont là, en vrac. Il est vrai que le temps lui manque pour les mettre en place. Les jurys l'adorent! Elle a fait partie de celui du dernier Festival de Cannes et revient d'Espagne - elle est naturalisée espagnole depuis un an - où elle a siégé pour le prestigieux prix Planeta. Mais est-ce seulement une question de temps? La petite Cubaine qui a vécu jusqu'à vingt ans dans une seule pièce avec sa mère et sa grand-mère, qui n'a jamais eu dans son pays d'endroit pour écrire, trouve ce nouvel univers trop grand, trop beau pour elle. «Chaque fois que je porte une cuillerée à la bouche, je pense aux gens de là-bas, à la carte de rationnement, aux files d'attente, au pain à la patate douce, aux malheurs quotidiens», fait-elle dire à Marcela.

Seule la chambre de sa fille Luna est aménagée. Luna, qui du haut de ses cinq ans est à l'origine du dernier roman de l'écrivain. La mère et la fille se promenaient place des Vosges, la mère perdue dans ses pensées, comme d'habitude. «Maman, tu ne peux pas arrêter de penser à Cuba, s'est écriée Luna. Il y a des choses beaucoup plus importantes dans la vie. Moi, par exemple.» Ainsi est née l'histoire de Marcela la Cubaine. Exilée à Paris, incapable de se «débarrasser du poids écrasant de l'île», elle devient le point d'ancrage de ses amis d'enfance disséminés à travers le monde. A la fin du livre, son ami Andro, installé à Miami, lui fait part de son désir d'ouvrir un café qu'il appellerait "Café Nostalgia" et qui serait «une sorte de salon pour apaiser l'agonie de l'attente». Un endroit où l'on danserait, chanterait et

s'aimerait, où la nostalgie ne constituerait pas «une flagellation permanente, mais une impulsion pour revendiquer la joie». Le "Café Nostalgia" de Miami n'est pas une invention littéraire. Il existe vraiment. Il a en outre donné son nom au groupe de musiciens cubains qui s'y produit plusieurs fois par semaine. Tous sont des amis de Zoé Valdés, pour qui littérature rime avec musique. D'où l'idée de regrouper dans un disque les chansons populaires cubaines qui jalonnent son précédent roman, "La douleur du dollar". C'est le groupe Café-Nostalgia qui a enregistré cette première «bande originale de roman». L'initiative est inédite et, qui plus est, réussie. «Mon plus grand désir, écrit Zoé Valdés dans la préface du livret qui accompagne le disque (éd. Naïve), c'est que les lecteurs me lisent en dansant ou qu'ils dansent en ayant envie de lire.» Quoi de plus normal pour une artiste qui avoue en baissant les yeux: «De toute façon, qu'est-ce qu'un écrivain, sinon un compositeur timide...»

#### La poésie cubaine

Leurs vers ont marqué ce siècle, et si vous ne les connaissez pas, ils sont à découvrir absolument. Ils s'appellent : José Zacarías Tallet, Regino Pedroso, Emilio Ballagas, Regino Botti, Nicolás Guillén, Carilda Oliver, Heberto Padilla, Virgilio Piñera, José Lezama Lima, Roberto Fernández Retamar, Gastón Baquero, Nancy Morejón, Antón Arrufat, Eliseo Diego, Cintio Vitier, Fina García Marrúz, Mirta Aguirre, Pablo Armando Fernández, Guillermo Rodríguez Rivera, Angel Augier, Dulce María Loynaz ou Leonardo Padura.

Quant à la littérature romanesque cubaine, elle a connu un essor incroyable durant le XXe siècle. Les œuvres de Miguel de Carrión, José Soler Puig, Dulce María Loynaz, Severo Sarduy, Miguel Barnet, Leonardo Padura, Señel Paz, Armando Fernández, Luis Rogelio Noguerras, Guillermo Cabrera Infante, Virgilio Piñera, Reynaldo Arenas, Jesús Díaz, José Lezama Lima, Abilio Estévez, Alejo Carpentier, Alberto Garrido, Ronaldo Menéndez, Manuel Granados, Miguel Mejides, Antonio José Ponte, Zoé Valdés sont reconnus internationalement.

